

# Le mystère de la longue nuit

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 14

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223184>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## La marmotte au collier.

Journal d'un philosophe.

Fidèle à l'esprit et à la mémoire de Julien Monnet, son ancien animateur, qui créa jadis le mouvement Olivier, le *Conteur Vaudois* a voulu souligner le centenaire d'Eugène Rambert. Comme nos vins, nos littérateurs vaudois exigent de fins connaisseurs. Le *Conteur* s'est adressé à l'un d'entre eux, et lui a demandé une étude partielle de l'œuvre de Rambert. On l'a lue, et sa justification ressortira des textes suivants. Dans une création fort riche et variée, il a fallu choisir quelques pages seulement. Or, la section des Diablerets du Club Alpin Suisse vient d'offrir au public un volume admirablement présenté.

A leur tour, pour la célébration de ce centenaire, nos journaux ont puisé à la source !

Grâce au ciel, elle est abondante : il est resté à boire pour le *Conteur* !

Son choix s'est porté, entre autres, sur le petit chef-d'œuvre qu'est la *Marmotte au collier*, journal d'un philosophe, nouvelle trop peu ou trop mal connue.

On ne comprend pas qu'un critique aussi avisé que Philippe Godet ait passé à côté de ces pages sans y rien saisir.

Si ce n'est pas fait : lisez la *Marmotte* ; malgré quelques longueurs... vous y reviendrez, et souvent. Il s'agit d'une marmotte capturée pendant son sommeil hivernal, et remise plus tard en liberté. L'odeur de l'homme qui s'exhale de son collier la fait bannir du clan des marmottes, et, dans la solitude, elle se voue à la recherche de la vérité.

A côté du charme et du pittoresque de ce récit, sa profondeur de vues et son application à la marmotte humaine n'échapperont à personne.

Dans les extraits suivants, pour résumer les situations, on a mis des sous-titres qui ne sont pas dans le texte.

A. V.

### Le déjeuner d'une marmotte.

Lune d'amour, cinquième jour du premier quartier.

**J'**AI cédé aujourd'hui à un désir de gourmet. J'ai été faire un déjeuner de soldanelles, le premier de l'année. Certaines pentes en étaient roses. C'est la plus fine des fleuriettes du printemps. Quand on la regarde au soleil, on voit dans la chair même de la fleur, entre les veines, une multitude de cristaux, infiniment petits, mais qui scintillent. La table des dieux a-t-elle rien de plus exquis que ces corolles cristallines qui se fondent en ambrosie ?

Brouter la soldanelle, à l'aube, quand sa petite cloche inclinée vers la terre est encore humide de rosée : voilà un plaisir que le ciel, juste au moins une fois, a réservé à la seule race des marmottes...

\*\*\*

*La marmotte botanise.*

Lune flétrie. Quatrième jour de la pleine lune.

Il n'y avait plus de gazon au sommet de la Becca de l'Oura ; mais il y poussait entre les pierres quelques pauvres graminées et des mousses fleuries d'une merveilleuse beauté, dont une, entre autres, m'était complètement inconnue et m'a transporté d'admiration. Nous avons dans cette région-ci des fleurs bleues, très joliment découpées, que feu ma femme appelait, je crois, des myosotis. — Ma femme savait les noms de toutes les fleurs de la montagne. — Celles que j'ai admirées là-haut leur ressemblent beaucoup ; mais elles sont plus grandes, d'un bleu plus riche, et la plante qui les porte est une espèce de mousse, dont les creux des rochers sont tapissés. Chaque brin de mousse a sa fleur, et comme tous les brins de mousse se touchent, la place manque pour les fleurs. On ne voit plus la verdure, on ne voit que des gazons bleus. Il s'en exhale un parfum discret, subtil, à la fois doux et sauvage, léger comme l'air qu'elles respirent, l'air du ciel. Je ne sais rien de leur goût. C'eût été péché d'en brouter une seule, elles étaient si belles ! Mais on dirait qu'elles ont des yeux. On se penche vers elles, tout bas,

pour les regarder de plus près, et ce sont elles qui vous regardent.

Pourquoi la nature a-t-elle privé le pays des marmottes de ces délicates merveilles ? Pourquoi les fait-elle éclore dans des solitudes aussi sauvages ? Est-ce peut-être pour les vautours ? Non, c'est pour nous, pour que nous alliions les chercher. Elle réserve cette surprise à la curiosité des amants de la sagesse.

*La marmotte exploratrice.*

... Depuis longtemps déjà, je me sentais attiré vers une certaine grotte, qui s'ouvre dans les rochers, au-dessus de chez moi, et dont l'accès ne me paraissait pas impossible. Je ne sais pourquoi j'ai tant tardé à y monter. Peut-être craignais-je, sans oser me l'avouer, qu'il n'y eût quelque mystère caché dans cette tanière naturelle. Moitié hasard, moitié dessein prémédité, c'est de ce côté que j'ai dirigé ma fuite. Le cœur me battait bien un peu quand j'ai avancé la tête à l'entrée ; mais je n'y ai rien vu que de parfaitement beau, et je me promets d'y retourner. L'ouverture est étroite, mais la grotte elle-même est spacieuse, en forme de voûte. Les parois en sont tapissées de cristaux violets, les uns très gros, les autres fins comme des aiguilles. Une source jaillit du rocher ; elle forme au fond de la grotte un petit lac, dont l'eau transparente repose sur des mousses. Quelques graminées inclinent sur ce miroir leurs tiges chargées d'épillette bigarrées, et dans une fente du rocher, à l'entrée, une touffe de petites violette dorées baigne ses feuilles dans le ruisseau murmurant.

Il ne semble pas qu'aucun animal ait jamais fait sa demeure de cette caverne enchantée. Si quelqu'un l'habite, ce ne peut être qu'un des génies de la montagne. Cette eau est plus limpide que ne sont les perles de la rosée, et elle a un goût de cristal que n'ont pas les autres eaux. Je n'ai fait qu'y tremper le bout de mes lèvres ; j'avais peur de la souiller. Les gouttelettes retombantes rendaient un son musical.

J'ai attendu le soir, assis à l'entrée de la grotte et regardant le monde à mes pieds... Je songeais à la main inconnue qui a taillé ces cristaux. Il y aura encore bien des mystères dans la nature quand j'aurai pénétré celui des marmottes et de la longue nuit.

### Le mystère de la longue nuit.<sup>1</sup>

*La marmotte recherche la vérité auprès d'un lièvre blanc.*

Lune de trèfle ; septième jour de la pleine lune.

Il faut que je note les traits les plus mémorables de cet entretien, autant du moins que mes souvenirs me le permettront.

Je craignais un accueil froid ; je me demandais même s'il n'aurait pas quitté le gîte, pour couper court à des visites importunes. Aussi fus-je grandement étonné de le voir venir au-devant de moi de l'air le plus amical.

— Je vous demande pardon, me dit-il, des discours que je vous ai tenus hier et qui n'étaient pas obligeants. J'ai fait des réflexions dès lors, et j'ai compris pourquoi vous aimez les terriers. C'est un goût de malade ; il faut vous le passer.

— Seigneur lièvre, lui dis-je, il me semble n'être guère plus malade que vous.

— Pour le présent, vous avez raison ; la maladie dont souffre la race des marmottes est une maladie intermittente. Ne peut-on pas appeler malade une race qui chaque année est morte six lunes sur douze, parfois sept ?

Il vit que je n'entendais pas.

— Oui, reprit-il, c'est une discussion entre les lièvres blancs que celle de savoir si les marmottes dorment en hiver ou sont mortes. Mon opinion est qu'il y a beaucoup de degrés entre le sommeil et la mort, et que le sommeil des marmottes en hiver est si semblable à la mort qu'il est impossible de l'en distinguer, avec cette différence toutefois que les marmottes en reviennent, comme par miracle, tandis qu'on ne revient pas de la mort.

<sup>1</sup> «Longue nuit» = sommeil hivernal des marmottes.

Après avoir dit ces mots, le lièvre blanc se tut, et moi, de mon côté, je restai muet devant lui. Les idées les plus étranges se croisaient devant mes yeux. Il rompit le premier le silence.

— J'ai mal parlé en disant qu'on ne revient pas de la mort ; j'aurais dû dire qu'on n'a pas vu jusqu'à présent que personne en soit revenu. La mort n'est peut-être qu'un sommeil très long, qu'on n'a pas encore mesuré. Puisqu'on revient d'un sommeil de six lunes, pourquoi ne reviendrait-on pas d'un sommeil de plusieurs années, voire de plusieurs centaines d'années ?

Ce discours singulier me délia la langue.

— Seigneur lièvre, m'écriai-je, veuillez ne pas vous offenser de ma franchise, mais on voit bien que vous êtes un rêveur plus encore qu'un philosophe. La solitude et l'oisiveté vous troublent l'imagination. Quiconque a pu rêver qu'on revenait du sommeil de la mort a pu rêver aussi que nous dormions six lunes.

— Si vous ne m'en croyez pas, reprit-il, adressez-vous à d'autres. Il ne manque pas de gens dans ce pays pour vous dire si je mens ou si je parle selon la vérité.

Je lui répétai alors les paroles que m'avait dites autrefois maître blaureau. Elles le jetèrent dans un accès de gaieté très amusant. Il prétend que le blaureau dort comme nous, pendant trois lunes au mois.

— Voilà le monde, disait-il ; oui, voilà bien le monde ! Celui qui dort une lune se moque de celui qui en dort deux, celui qui en dort trois se moque de celui qui en dort six, et ainsi de suite. Et ni les uns ni les autres ne se doutent qu'ils dorment.

— Et vous, lui dis-je, êtes-vous si sûr de ne pas dormir ?

— Je ne m'en flatte pas, me répondit-il. Je sais seulement qu'il y a six lunes pendant lesquelles je ne dors pas, tandis que vous, vous dormez. Si en telle autre saison, je dors pendant que vous veillez, vous devez le savoir et je vous serai reconnaissant de m'en instruire.

Ce discours m'inspira confiance. Je lui racontai alors toutes mes pensées sur la longue nuit, et par quelle série de raisonnements je m'étais persuadé que la longue nuit n'est qu'une illusion de notre sommeil. Il parut s'y intéresser beaucoup.

— Vous avez raison, me dit-il, quand j'eus fini. Il n'y a pas de longue nuit. Toutes les nuits sont égales, ou plutôt toutes les nuits sont inégales, mais de très peu. Elles s'allongent ou diminuent insensiblement. On appelle hiver la série de jours et de nuits pendant laquelle vous dormez. Elle ne dure pas deux lunes, comme vous l'avez supposé, mais six lunes et parfois davantage.

Je poussai de nouveau une exclamation de surprise.

— Permettez, reprit-il, que je vous rappelle au calme qui sied à la philosophie. Celui-là n'est pas digne de chercher la vérité qui n'est pas préparé à tout entendre. Chaque année, à l'époque où le soleil disparaît derrière ces montagnes, les marmottes rentrent dans leurs terriers et s'endorment d'un sommeil qui n'est pas leur sommeil ordinaire.

— Je le sais, lui dis-je ; c'est un sommeil plus profond, une sorte d'engourdissement.

— C'est plus qu'un sommeil, c'est une mort. On peut, pendant ce temps vous toucher, vous secouer, vous prendre, vous emporter, vous tuer même, sans que vous donniez signe de vie.

— Seigneur lièvre, m'écriai-je, encore une fois, n'abusez pas de l'avantage que vous donne notre infirmité.

— Seigneur philosophe, répondit-il avec un calme toujours imperturbable, les témoignages ne vous manqueront pas, si le mien vous est suspect. Ce sommeil qui est une mort, dure six lunes, comme je vous le dit. Avec plus de rigueur dans le raisonnement, vous auriez pu vous en convaincre vous-même. Il ne saurait y avoir égalité entre votre femelle et celle du chamois. Celle-ci porte pendant cinq lunes. Vous n'avez compté que deux lunes pour la transformation de notre pelage ; mais nous sommes blancs aussi longtemps que nous sommes roux, c'est-à-dire quatre lunes durant. Pendant ces quatre lunes nous nous confondons avec la neige, même aux yeux de l'aigle,

sans ces deux taches au bout de l'oreille, qu'on voit encore courir. Vous avez eu bien raison de penser qu'elles disparaissaient. Elles devraient disparaître.

C'est évidemment le dessein de la nature que nous soyons blancs comme la neige. Mais elle a, semble-t-il, trop à faire pour achever ce qu'elle entreprend. Elle commence et ne finit pas. Regardez-y de près, et dans la plupart de ses ouvrages vous trouverez la tache noire au bout des oreilles.

Tels furent les premiers discours du lièvre blanc.

*Le lièvre blanc évoque l'hiver.*

Troisième jour du dernier quartier.

C'est sur le chapitre de l'hiver que le lièvre blanc est curieux à entendre. Il en parle d'abondance et se reproche d'en parler, nous jugeant incapables de partager son enthousiasme.

— L'hiver, dit-il, est une saison qui ne ressemble à aucune autre, la plus froide, mais la plus belle.

— Je ne comprends pas, en effet, comment ce qui est froid peut être beau.

— Il ne pleut jamais en hiver, il neige. Il neige tellement qu'on ne voit presque plus de rochers dans toute la vallée. Les plus âpres sommets blanchissent. Tout est blanc, tout est neige. Quand il ne neige pas, le ciel est d'un bleu plus sombre et plus profond qu'en été; il est aussi beaucoup plus peuplé d'étoiles. On en voit quelquefois en plein jour, tant elles sont brillantes.

Il dit encore que la difficulté est de se nourrir en hiver, à cause de la neige qui couvre l'herbe; mais on trouve toujours moyen de vivre.

— Je le crois bien. Ils ne sont pas difficiles, les lièvres blancs, ils ne vivent guère de fleurs.

— Le vent balaie les neiges de quelque arête, qu'il met à découvert. Aussitôt tous les animaux du voisinage s'y rendent pour brouter. L'herbe y est flétrie et coriace, mais on vit de peu en hiver, et l'on n'a pas soif. Une autre ressource, la plus précieuse, est dans ces amas d'herbe coupée que l'homme entasse soigneusement autour d'une longue perche. On s'y fait un nid bien douillet, on s'y blottit, on s'y enfonce, on s'y fait des galeries plus chaudes que les nôtres, au fond desquelles on a toujours le gîte et le couvert. Ce sont les seuls terriers que connaissent les lièvres blancs. Quand le temps est mauvais, ils y passent la journée à rêver et à faire bonne chère.

— Il appelle cela bonne chère.

— Quand le temps est beau, ils font de longues courses sur la neige, dont toutes les paillettes scintillent, et ils ne rentrent que le soir. Le souper est toujours prêt. C'est le charme de l'hiver qu'on puisse aller partout sans avoir toujours à dépister le chasseur et ses chiens.

Une fois la neige bien établie, l'homme ne paraît plus à la montagne, et la sécurité serait complète sans les aigles et les vautours. Aussitôt qu'on découvre dans le ciel un point mobile, on gratte la neige et l'on entre en galerie.

Le voyant en veine, je l'ai poussé sur cette herbe flétrie et coriace et sur cette belle saison qui est la plus froide de toutes; c'est la seule fois, pendant cette longue journée où il s'est dit tant de choses, qu'il se soit départi du calme qui lui est habituel.

— Je vous plains, m'a-t-il répondu, oui, je vous plains de ne pas connaître l'hiver. Vous cherchez la sagesse et vous avez raison; mais quand vous vous dites philosophe et que néanmoins vous dormez, vous prouvez assez clairement que la philosophie n'est pas votre vocation. La philosophie ne consiste pas à dormir, mais à veiller. Les belles journées d'hiver sont celles où il se fait le plus de philosophie. Vous dormez alors, vous les faux songeurs; nous veillons, nous, les vrais. Nous sommes seuls sur l'alpe déserte, seuls sous le vaste ciel. Nous sommes seuls à nous mouvoir dans l'immobilité de la nature, seuls à respirer dans le silence universel. Il n'y a pas de silence en été, quand la nature travaille et que l'homme l'exploite, communiquant l'agitation qui l'entoure aux plus lointaines solitudes. Les hommes ont besoin de s'entendre les uns les autres, et c'est pourquoi ils vivent agglomérés dans des villes et des

villages. En été, tout est ville, tout est bruit, même la montagne. En hiver, quand l'air est calme, nous n'avons qu'à retenir notre respiration pour que le silence soit complet. La nature dort, l'esprit veille seul. C'est alors que viennent les grandes pensées. Ne parlons pas du printemps, saison des faiblesses! Le lièvre se suffit à lui-même en hiver. Ermite philosophe, il est, en hiver, le roi de la montagne. Ne le troublez pas, gens des terriers; ne l'accablez pas de questions indiscrètes. Vous lui demandez ce que c'est que l'hiver. Doit-il vous le dire? Y a-t-il un langage commun entre vous et lui? Pouvez-vous voir par la pensée ce qu'il a vu par les yeux? Vivez avec lui, respirez avec lui cet air silencieux, et vous saurez ce que c'est que l'hiver. Sinon, ne sonnez mot. Qui-conque dort a le droit de se taire.

Ainsi parlait le lièvre blanc et ses discours me gagnaient. Il dit vrai. Veiller est le moyen et la condition de toute science.

*Après avoir perdu son ami, le lièvre blanc, enlevé par un vautour, la marmotte cherche un autre appui pour atteindre à la vérité. Elle trouve cette aide grâce à un remariage. Mais sa nouvelle épouse a une philosophie différente de la sienne.*

Lune des avalanches. Premier jour du dernier quartier.

Ma femme se trompe quand elle se pique de philosophie; elle n'est pas du tout philosophe, elle est poète. Elle produit des idées, comme la plante produit des fleurs, plus rapidement et plus abondamment. Elle n'y croit pas, elle n'en doute pas non plus; elle les produit, et cela lui suffit.

De là vient qu'elle me bat toujours dans la discussion. Elle a quatre idées pendant que je n'en ai qu'une. De là vient aussi qu'aucune de ses idées ne mûrit en sagesse. Ce sont des étincelles qui jaillissent et s'éteignent. Il y a plus de philosophie dans deux idées approfondies, pesées, confrontées avec la réalité, que dans cent idées créées et jetées au vent par les jeux de la fantaisie. La philosophie est discipline. Le génie de ma femme n'a jamais connu la discipline.

Ceci me rappelle ce que j'écrivais sur ces tablettes, que l'idéal serait de chercher la sagesse à trois, avec une femme et un ami. Les dieux n'ont pas permis que ce bonheur me fût accordé au complet. Mais s'ils m'en ont refusé une partie, ce n'est pas une raison pour que je ne me le refuse tout entier.

Je sens de plus en plus le besoin d'un ami.

Deuxième jour.

Nous venions de déjeuner à loisir, nous avions brouillé l'anémone et la soldanelle, nous étions couchés au soleil, sur une dalle propre et chaude, et je filais doucement, les yeux à demi fermés, pendant que ma femme jouait avec mon collier. « Ce que c'est pourtant que ces maris qui ne croient à rien! » dit-elle en me caressant de la main.

Je fermai les yeux et répondis comme en rêve : « Ce que c'est pourtant que ces femmes qui croient toujours qu'elles croient à quelque chose! »

Elle continua à me caresser de la main. « Monsieur le philosophe pourrait-il me dire, peut-être, combien jusqu'ici il a eu d'enfants? »

Le philosophe, tout en filant, compta sur ses doigts et trouva, ce qu'il savait fort bien, qu'il avait été cinq fois père de famille et qu'il avait eu vingt-trois enfants.

« Vingt-trois! dit la belle, on peut vous en revendre, car cinq fois mère de famille, on a élevé trente-deux enfants. »

A ce chiffre inouï, le philosophe cessa de filer; il eut un tressaillement qui le fit sauter sur place.

« Oui, reprit-elle, et c'est ce qui vous prouve que votre philosophie ne mène à rien. Croire, c'est vivre, et vivre, c'est avoir beaucoup d'enfants. »

A ces mots, le philosophe, qui se laissait de nouveau caresser, les yeux fermés, reçut une violente tape sur le museau. Il se leva d'un bond.

La belle jouait sur l'herbette, à cent pas.

## Écureuils.

Quand au commencement Dieu façonnait le monde,  
Lorsqu'on vit à sa voix  
Les animaux des airs, de la terre et de l'onde  
Naître tous à la fois.

Les premiers écureuils — ils étaient deux — perchèrent  
Dans les forêts d'Eden,  
Et sur un grand sapin joyeusement nichèrent  
En la saison d'hymen.

Ils eurent deux petits faisant aussi la paire,  
Petits bijoux d'amour!  
Figurez-vous l'orgueil quand on a Dieu pour père  
D'être père à son tour!

Ce fut un grand souci lorsqu'il fallut apprendre  
Aux écureuils jumeaux  
A s'en aller cueillir les fruits que l'on voit pendre  
Au bout des longs rameaux.

La faîne du fayard, dont la coque épineuse  
Cache un fruit succulent,  
Et les cônes dorés du cèdre ou de l'yeuse,  
La châtaigne et le gland.

Le père allait devant, sentant si la branchette  
Portait suffisamment,  
Et la mère suivait pas à pas, inquiète,  
Disant à tout moment :

« Pas trop haut, pas trop loin; marchons avec prudence,  
Mesurons chaque pas.  
La branche peut craquer lorsque moins on y pense;  
Ne nous y fions pas. »

Mais dès le lendemain les petits s'échappèrent  
A la pointe du jour,  
Et le long du sapin étourdiment grimperent  
Sans avoir dit : « Bonjour! »

Sur le plus haut sommet de la dernière branche,  
L'un près de l'autre assis,  
Ils furent grignoter l'amande tendre et blanche  
Des vieux cônes roussis.

Et tout en déjeunant ils regardaient le monde,  
Le ciel au-dessus d'eux,  
Les horizons lointains et la forêt profonde  
Au feuillage houleux.

Bientôt on entendit pousser dans la feuillée  
De longs cris déchirants,  
Des cris dont la forêt soudain fut réveillée...  
C'étaient les vieux parents.

Une voix répondit : « Nous irons tout à l'heure;  
Nous savons le chemin.  
Tout au haut du sapin l'amande est bien meilleure,  
Tout au haut du sapin! »

Puis le frère et la sœur un jour se fiancèrent;  
L'hymen fut accompli,  
Et du printemps suivant les brises balancèrent  
Le nid déjà rempli.

Alors se souvenant de leur folle vaillance,  
Ils se dirent entr'eux;  
« Nous qui de la jeunesse avons l'expérience,  
Tâchons d'ouvrir les yeux. »

Mais leurs petits aussi soudain s'emancipèrent,  
Et comme eux, un matin,  
Sans avoir pris congé joyeusement grimperent  
Jusqu'au haut du sapin.

Et depuis six mille ans, peut-être davantage,  
Les choses vont ainsi.  
Les vieux morigénant la jeunesse volage  
Qui n'en prend nul souci.

O jeunes écureuils, race libre et vaillante,  
Échappez-vous encor!  
Allez, allez tout seuls sur la branche tremblante  
Cueillir les cônes d'or!

Pour qui veut des sommets essayer la conquête,  
Pour qui regarde en haut,  
Pour qui naît écureuil, écureuil ou poète,  
Il n'est jamais trop tôt.

Trop tôt pour écouter la voix intérieure,  
La voix du gai lutin,  
Qui nous dit en secret que l'amande est meilleure  
Tout au haut du sapin.